

Robert Littell

"Robert Littell manie avec une grâce étonnante de solides connaissances sur l'âme russe."

LIRE

MÈRE RUSSIE



Né en 1935 et issu d'une famille de juifs de Vilnius émigrés aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle, Robert Littell est un journaliste et écrivain américain, mondialement connu pour ses romans d'espionnage.

En 1964, après une brève expérience dans l'armée, il devient grand reporter à *Newsweek* et se spécialise sur les questions du Moyen et du Proche-Orient. Trois ans plus tard, ses articles sur la guerre des Six Jours sont salués par l'ensemble de la profession.

En 1973, il commence en parallèle sa carrière d'écrivain en faisant publier son premier roman d'espionnage sous forme de feuilleton dans *L'Express*. Depuis, il a écrit une douzaine de romans d'espionnage, dont son chef-d'œuvre incontesté, *La Compagnie*. Ce « grand roman de la CIA » retrace l'histoire de la guerre froide de 1950 à 1995 à travers les destins croisés d'agents russes et américains. Il a d'ailleurs participé à la scénarisation de ce roman pour la mini-série qui en a été adaptée en 2007.

En 2005, paraît *Légendes* qui a été récompensé par le Los Angeles Book Prize, dans la catégorie « Policiers/Thrillers » et qui a également été adapté pour la télévision en 2014-2015 avec Sean Bean dans le rôle principal.

Robert Littell est le père de l'écrivain Jonathan Littell. Il partage sa vie entre la banlieue new-yorkaise et la Normandie.

Mère Russie

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

L'amateur

La défection de A.J. Lewinter

Légendes

La Compagnie

Le cercle Octobre

Un espion d'hier et de demain

La peste sur vos deux familles

ROBERT LITTELL

Mère Russie

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mélissa Manchette



La première édition en langue française de cet ouvrage
est parue chez Plon en 1979.

TITRE ORIGINAL
Mother Russia

© Robert Littell, 1978

POUR LA PRÉSENTE ÉDITION
© Éditions J'ai lu, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes premiers lecteurs
Ben et Norma Barzman
et Jacques Loyseau.*

J'ai vu l'avenir, c'est du gâteau.
Lincoln STEFFENS, journaliste.

J'ai vu l'avenir, c'est pas de la tarte.
Robespierre PRAVDINE,
homo economicus, escroc,
resquilleur, auteur de graffiti.

Haak, haak, au secours, au secours.
Vladimir LITCH,
l'un des amis à plumes
de Mère Russie.

Chapitre premier

Robespierre Pravdine, pâle comme la mort...

Robespierre Pravdine, pâle comme la mort, ouvre le petit tiroir avec son pouce brisé, mal remis, long tel celui d'un homme de Cro-Magnon (a-t-il été un *Homo Economicus* dans une précédente incarnation ?) et salue les bâtonnets rangés comme des cartouches à bout de coton dans une boîte de munitions.

Coton.

Trait d'union.

Tige.

Les possibilités défilent devant ses yeux comme les plans d'un vieil Eisenstein. (Les lunettes brisées, la voiture d'enfant qui dégringole les marches.) Il prend un bâtonnet et fait rouler la tige mince entre son pouce déformé et son index. Tremblant d'excitation, il penche la tête et introduit délicatement l'extrémité du bâtonnet dans son oreille, l'en extrait et scrute la cire brun orange sur le coton. Ses lèvres exsangues remuent, forment des mots, mais aucun son n'en sort ; il est muet

d'admiration. Le coton-tige peut révolutionner la Russie, il le sent jusque dans la moelle de ses os friables. Manœuvré habilement, il pourrait faire pour le prolétariat russe ce qu'il a fait pour le prolétariat américain (et, d'ores et déjà pour lui, Pravdine) : les dissuader de se nettoyer les oreilles avec leurs clés !

Et c'est lui qui aura accompli cela : lui, Robespierre Issaïevitch Pravdine, l'homme qui a apporté le coton-tige à Notre Mère Russie, Héros du Travail Socialiste ! Ordre de l'Étoile Rouge !! Ordre du Drapeau Rouge !!! Ordre de Lénine même !!!! (Pravdine porte déjà ces quatre insignes mais il ne les a pas gagnés, il les a trouvés pendant la fonte des neiges.) Il peut presque sentir Léonid Ilitch agripper ses maigres épaules et picorer sur ses joues sa barbe roussâtre de trois jours.

C'est aussi évident que la longue et réconfortante ligne de vie dans son énorme paume : le coton-tige est une idée dont l'heure est venue. Avant d'édifier le communisme, il faut construire le socialisme. Avant le socialisme, une société industrielle avancée. Et qui (le dialogue avec lui-même commence à s'animer ; il agite dans les airs le petit bâton à l'extrémité recouverte de coton) – qui a jamais entendu parler d'une société industrielle avancée sans cotons-tiges !

L'exquise logique de la chose, son inexorabilité scientifique, font frissonner Pravdine.

Thèse : du bois dur.

Antithèse : du coton doux.

Synthèse : (il hurle d'une voix aiguisée par la passion) le coton-tige !

Avec ses ressources, la Russie pourrait combler la lacune du coton-tige en quelques mois. Si la

planète est composée de sept dixièmes d'eau, la Russie l'est de sept dixièmes d'arbres. Et dans le Sud, l'or ouzbek ; Pravdine l'a vu de ses propres yeux lorsqu'il est allé en avion à Samarcande pour rapporter quelques pièces de soie pour la femme de l'ambassadeur mexicain et le lait de jument fermenté pour le Druze : des champs à perte de vue couverts de monceaux (des monceaux ? *des montagnes*, oui !) de coton.

Alors qu'arrive-t-il à un débrouillard qui a une idée géniale dont l'heure est venue ? Il arrive qu'il se précipite tout droit dans la monstruosité ménopausée connue sous le nom de bureaucratie ; voilà ce qui lui arrive. Imaginez : ayant fait nettoyer pour la circonstance sa vieille veste Eisenhower, Pravdine se présente au ministère des Forêts et sort de sa serviette de cuir usé son plan quinquennal du coton-tige : statistiques de production (calculées sur des prévisions d'accroissement de la consommation de six pour cent par semaine pour les cinquante-deux premières semaines) ; mise de fonds (modeste : le bois est là, le coton est là, il suffit de les rassembler), et ainsi de suite. Tout en sirotant de l'eau minérale avec des pailles en verre (la paume de Pravdine claque sur son grand front : des pailles en verre ! pourquoi n'y ai-je pas pensé ?), les gens des Forêts s'amuse à faire quelques combinaisons sur une calculatrice de poche, vérifient les résultats sur un boulier de poche, et demandent à Pravdine si cela ne l'ennuie pas de sortir pendant qu'ils débattent l'idée. Finalement ils décident que le Coton-Tijski (comme ils se sont mis à l'appeler) est essentiellement un *produit du coton*. (Afin que la journée ne soit pas totalement perdue, Pravdine leur vend

deux montres suisses garanties dix-huit carats, avec bracelet extensible garanti inoxydable et qui indiquent les secondes, les minutes, les heures, les mois, et les temps de plongée.)

Une semaine plus tard, Pravdine (qui a mentionné incidemment le nom du Druze : je suis un ami de Tchouvache) organise une rencontre avec les gens du Combinat du Coton au ministère de l'Agriculture.

— Et quelle est cette lettre en forme de O avec le petit trait en travers de sa base ? demande un bureaucrate aux yeux semblables à des miroirs ternis.

— Les capitalistes appellent cela un Q, répond Pravdine, prononçant la lettre comme s'il essayait de tousser pour faire sortir un cheveu du fond de sa gorge.

— Ce Q (un autre bureaucrate y revient quelques instants plus tard) que représente-t-il¹ ?

L'air absent, il explore son oreille avec un coton-tige usagé. (Pravdine ne jette jamais rien.)

Les yeux meurtris de Pravdine (description impressionniste, non pas littérale ; il en a vu plus que la plupart) – ses yeux papillotent, incertains, pendant une seconde.

— C'est que, explique-t-il, convenablement déférent, en américain, coton-tige commence par un Q.

Hochant la tête évasivement, et sirotant leur limonade, les gens du Coton demandent à Pravdine s'il ne voit pas d'objection à sortir pendant qu'ils analysent sa proposition. Au bout d'un moment ils le font rentrer pour lui dire que le cure-dent

1. Dans l'original américain, il est évidemment question non pas de coton-tiges, mais de *Q-tips* (N.d.T.).

en coton (comme ils se mettent à l'appeler) est foncièrement un *produit du bois*.

C'est le coup des bandes dessinées classiques qui recommence ! Dieu sait dans quelle obscure extension de sa mentalité de décrocheur de gros lot Pravdine est allé chercher cette brillante idée pour attirer la jeunesse vers les classiques russes (Héros du Travail Socialiste ! Ordre de l'Étoile Rouge !! et le reste.) *Les Frères Karamazov*. Eugène Onéguine. *Guerre et Paix*. Et même le *Docteur Jivago*. (À la réflexion, rayez *Jivago*.) Il s'est présenté à l'Union des Artistes avec un pilote de huit pages, quatre couleurs, de l'épopée de Frolov sur la Guerre Civile, *le Don Profond*. Devant des verres de vodka polonaise, les bureaucrates ont tiré sur leurs barbes à la Lénine, chuchoté entre eux, et décidé que les bandes dessinées classiques tombent de toute évidence sous la juridiction de l'Union des Écrivains. Devant un cognac bulgare trois étoiles (Pravdine prétend discerner une hiérarchie basée sur ce que *boivent* les bureaucrates) les gens de l'Union des Écrivains ont toussoté, reniflé et mouché leurs nez romains dans des mouchoirs italiens de couleur puis décidé qu'il serait plus approprié que les bandes dessinées classiques relèvent de l'autorité des Artistes.

Contrairement à ce qu'on imprime (voyez Harold Truman ; Pravdine est imbibé d'histoire !) tout le monde se refile.

Mais Graffiti Pravdine (nom sous lequel il était connu avant son expulsion de l'Université Lomonosov pour onanisme antisocialiste) est tenace avant tout. (Un jour, dans un camp de détention près de Moscou, Pravdine a eu l'idée de fabriquer des chaussures avec les bracelets en cuir des

montres confisquées. On lui répondit que ce n'était pas possible, mais il amassa des bracelets pendant deux ans et demi afin de fabriquer un prototype.) Il a une acuité d'esprit qui élimine les éléments étrangers ; plus il pense à quelque chose, plus cette chose s'épure ; plus elle s'épure, plus sa recherche est obstinée. Ses amis se trompent sur cette obstination et la prennent pour de l'obsession, particulièrement lorsqu'ils découvrent que le projet qui occupe Pravdine jour et nuit a fait son chemin, comme c'est souvent le cas, dans ses rêves. Les cotons-tiges en sont à ce stade. Plusieurs nuits de suite, il a fait un rêve récurrent : vêtu d'une veste Eisenhower en cote de mailles, les décorations sautant bruyamment sur sa poitrine et chevauchant un animal qu'il a peur d'identifier, il brandissait une longue lance à bout de coton et chargeait des murailles, des moulins à vent, et dans une des séquences – ce qui l'avait laissé trempé de sueur, sans force et complètement réveillé – le tombeau de Lénine ! Eh bien, je suis au moins un rêveur, se console Pravdine tout en se rappelant la sensation d'engourdissement qu'il a ressentie au creux de l'estomac lorsqu'il a découvert qu'il s'attaquait à ce saint des saints ; la plupart des gens ne sont que des dormeurs.

Tout en bâillant (résultat d'une nuit tardive passée avec deux Anglais, techniciens en informatique, au bar à devises fortes de l'hôtel Moskva), Pravdine regarde les montres (des japonaises, qui se remontent automatiquement et indiquent les secondes, les minutes, les heures, les mois, les années fiscales et les marées diurnes dans la mer des Philippines) qu'il porte sur sa manchette car les bracelets extensibles lui tirent les poils du poignet.

Celle qui est réglée sur l'heure de Moscou et qui a de la buée sous le verre, indique la demie passée. (L'autre, qui n'a pas de verre du tout est réglée sur l'heure GMT ; Pravdine ressent le besoin de repères dans sa vie.) Il fourrage dans la chambre à la recherche de son carnet de rendez-vous, le déniche sous une pile de vieux *Reader's Digest*, trouve confirmation du déjeuner offert au Bazar Slaviansky en l'honneur des éditeurs d'Allemagne de l'Est. (Pravdine ne manque jamais une réception au Slaviansky s'il le peut ; on y sert de la vodka polonaise et non russe, et des saucisses géorgiennes qui sont meilleures que le sexe.) Il met sa veste Eisenhower et ses baskets, bourre sa serviette de montres suisses, de microsillons Deutsche Grammophon, de briquets lance-flammes américains, de billets pour le Bolchoï, de préservatifs suédois lubrifiés, ferme la porte de son appartement à double tour et descend le grand escalier. Les marches de bois craquent agréablement sous ses pieds. Estime-toi heureux, se dit Pravdine et la formule est devenue un rite matinal – tu es plutôt en bonne santé, relativement riche, et tu vis dans l'avant-dernière maison en bois au cœur de Moscou. Touche du bois. (Ses articulations osseuses heurtent la rampe vernie.)

Au-dehors, une foule s'est rassemblée autour d'une affiche collée sur un arbre. (Un arbre ! Depuis peu, Pravdine s'est mis à considérer les arbres sous l'angle de leurs parties constituantes : les cotons-tiges.)

— Venez vite, Robespierre Issaïevitch, crie une vieille femme en larmes, c'est la fin du monde.

(– Quand la fin du monde sera venue, allez à Boukhara, lui a sérieusement conseillé le Druze,

un jour. Là-bas, tout arrive avec cinquante ans de retard.)

— Comment peuvent-ils faire cette chose ? gémit un homme plus vieux. Ce n'est pas correct.

La vieille femme saisit les revers de Pravdine de ses doigts décharnés.

— Où vais-je aller ? croasse-t-elle. Ça fait vingt-sept ans que je suis ici. Une fois, j'ai serré la main de Staline. Dites-moi, Robespierre Issaïevitch, que va-t-il advenir de moi ?

— Qu'est-ce que c'est que cette agitation ? demande une grosse dame qui part faire ses courses avec un sac plein de bouteilles vides.

Pravdine se fraye un chemin à travers la foule pour lire l'affiche. Son visage s'assombrit.

— Eh bien, les salauds, ils vont abattre notre maison, gémit-il.

Tout le monde se retourne pour contempler l'édifice en bois délabré, coincé entre deux immeubles de béton.

— Pour construire quoi ? demande la grosse dame.

— Que voulez-vous qu'ils construisent ? Le Socialisme, riposte Pravdine.

Il sort un feutre occidental de sa poche de poitrine et griffonne en travers de l'affiche :

Quis custodiet ipsos custodes ?

Serrant ses lèvres qui ne forment plus qu'une ligne mince, la grosse dame ajuste ses lunettes.

— Dégrader un document public est contraire à la loi, gronde-t-elle. Le menton levé, les yeux plissés derrière ses gros verres, elle lit l'inscription de Pravdine. Qu'est-ce que c'est que cette langue ? Du juif ?

— Du juif, c'est exact, madame, chuchote Pravdine comme s'il était sur scène. C'est une vieille pensée talmudique qui signifie : qui surveillera les patrons ?

— Attention, jappe la grosse dame. (Les bouteilles vides tintent tandis qu'elle gesticule.) Ceux qui ne sont pas avec nous sont considérés comme étant contre nous.

Pravdine cligne de l'œil malicieusement.

— Sous le règne du Capitalisme, l'homme exploite l'homme. Vrai ou faux ?

La grosse dame hoche la tête lourdement.

— Vrai.

— Sous le règne du Communisme, c'est tout simplement le contraire ! lui assure Pravdine.

La grosse dame s'éloigne, hésite, et revient comme une marée pour tenter de noyer Pravdine sous les accusations. Sa voix, aiguë comme celle d'un chat en chaleur, retentit dans l'allée. Les cous s'allongent. Des têtes enveloppées de foulards cache-poussière, se penchent aux fenêtres. Pravdine qui est né avec une oreille interne réglée sur la longueur d'onde des réactions de l'avant-scène, danse pratiquement sur place tout en niant être un communiste-radis (rouge à l'extérieur, blanc à l'intérieur).

— Les patrons ne voient pas les choses du même œil que moi, admet-il. Mais est-ce que je le leur reproche ? (« Ni pour, ni contre, comme Dieu m'en est témoin », a-t-il affirmé au Druze, lors de leur première rencontre. Le Druze a toujours besoin de savoir où quelqu'un se situe politiquement avant d'entrer en affaires avec lui.)

La grosse dame tapote l'affiche de ses jointures, désigne la maison, et enfonce son index dans le plexus solaire de Pravdine.

— Ce sont des gens comme vous...

Pravdine bat en retraite.

— Parler politique c'est comme parler de la vie après la mort, murmure-t-il. J'ai, merci bien, assez d'ennuis avec la vie avant la mort.

La foule se disperse (à regret ; les Moscovites n'ont pas particulièrement envie d'aller là où ils vont). Se drapant dans sa dignité comme s'il s'agissait d'un vieux pardessus de l'Armée, Pravdine se hâte vers le Slaviansky. Sur le sentier qui longe la Moskova, il s'arrête près du mur du Kremlin pour allumer une cigarette, puis, vivement, il griffonne avec un morceau de craie :

J'ai vu l'avenir, c'est pas de la tarte

(L. Steffens : Pravdine n'oublie jamais un visage ou un bon mot.) L'esprit flottant, il coupe à travers le Kremlin avec un groupe de touristes allemands, essaie (sans succès) de vendre aux traînardes des billets pour le Bolchoï, s'arrête sous l'horloge de la tour du Kremlin (qui retarde de deux minutes) pour acheter un billet de loterie, mais ne trouve pas de numéro à son goût. Dix minutes plus tard, il est à l'entrée du Bazar Slaviansky, un restaurant remarquable (outre sa vodka polonaise et ses saucisses géorgiennes) pour son décor pré-révolutionnaire.

— Pravdine, Robespierre Issaïevitch, pour vous servir, annonce-t-il à la dame aux proportions de lutteuse qui tient la liste des invités.

Elle jauge les baskets, le pantalon aux revers effrangés à force de les avoir piétinés, la veste Eisenhower avec les quatre médailles au-dessus de la poche de poitrine, la barbe roussâtre du jour, et fait courir son pouce à l'ongle vernis le long des P.

— Il n’y a pas de Pravdine, dit-elle prudemment.

— Mais il y en a un, ravissante dame ; vous avez l’honneur de l’avoir devant votre corps très original.

Pravdine lui permet de jeter un regard furtif sur une petite carte plastifiée (celle d’un glacier de Léningrad), murmure quelque chose au sujet de représenter le Vice-Chef du Conseil de Direction de Glubflot.

— Oh, mon Dieu, dit la femme nerveusement.

Pravdine a un sourire retors (tout en lui accordant un regard binoculaire cerné d’acier inoxydable) s’incline, et passe vivement devant elle pour entrer dans le Slaviansky.

La première personne sur qui il tombe est un autre passager clandestin, son vieux compagnon de camp, Friedemann T., un peintre barbichu qui prétend avoir inventé le réalisme socialiste abstrait. Il porte un costume sombre élimé (français), des chaussures pointues (grecques), une chemise blanche (russe), avec les boutons de plastron de son grand-père, et un manteau léger d’avant-guerre (d’origine obscure) drapé sur ses épaules délicatement voûtées.

— Qu’est-ce qu’on est ici ? le presse le peintre à voix basse, un verre de vodka dans une main, une saucisse géorgienne dans l’autre. « Ordinateurs ? »

— Ce qu’on est ici, c’est des hommes de lettres, chuchote Pravdine saisissant au passage un verre de vodka sur un plateau.

— Des hommes de lettres, répète Friedemann T. (Il se dresse sur ses orteils, se balance comme s’il prenait de l’élan, et adopte sa voix la plus haut perchée.) Ce qui est merveilleux dans un livre, si vous voulez mon avis, c’est ce que l’auteur ne dit

pas. (Il mord dans sa saucisse et la fait descendre avec une gorgée de vodka.)

— Dans mon dernier roman, commence Pravdine – aucun des deux ne se donne la peine de regarder l'autre – j'expérimente une action qui n'a aucun rapport avec le personnage.

— Impossible, Friedemann T. écarte l'idée de la main. L'action *est* le personnage.

— L'ennui avec ça, se plaint Pravdine, c'est qu'il n'y a aucun moyen pour un personnage de sortir du personnage. Quoi qu'il fasse, il existe. Seigneur, c'est pire que l'emprisonnement au secret ! (Et il ajoute, à travers des lèvres de ventriloque :) Où est-ce qu'ils cachent les saucisses ?

Le peintre fait un signe de tête, et ils se dirigent vers l'endroit d'un air détaché.

— Sachez-le, son travail est magnifique, affirme bruyamment le peintre. (Il adresse un signe de tête à un célèbre éditeur qui lui rend un regard déconcerté.) S'il y a un défaut, c'est qu'il ne s'épanche pas. Quand je travaille, je recherche toujours les grandes souffrances pour pouvoir m'épancher. (Friedemann T. renifle.) Avec douceur, cela va sans dire, afin de ne faire ni bruit ni dégâts.

— C'était en trente-quatre, je crois, Pravdine fouille dans ses souvenirs – Isaac Emmanuelovitch a déclaré au Premier Congrès des Écrivains Soviétiques, « J'ai inventé un nouveau genre... le genre du silence ».

Friedemann T. éructe ; son pardessus tombe à terre. Pravdine le lui réajuste sur les épaules.

— Le genre du silence ! remarque le peintre. Je parie que tu souhaiterais avoir dit cela.

— Je le ferai, promet Pravdine.

Tout en se dirigeant vers la sortie, Friedemann T. consulte son agenda et rappelle à Pravdine un *vernissage* qui a lieu en milieu d'après-midi à l'Union des Artistes, ainsi qu'un dîner au Rossia pour un symposium de géologues.

— Les géologues servent du poulet à la Kiev, lui rappelle-t-il, et un vin bulgare honnête.

— Ce n'est pas possible, lui dit Pravdine avec regret. La chasse à l'appartement, voilà ce que je suis obligé de faire.

Et il le met au courant de l'affiche sur l'arbre.

— Ils vont abattre ta belle maison ? dit Friedemann avec un sifflement. Esthétiquement parlant, on pourrait qualifier cela de crime. Il n'en reste pas cinq comme ça dans le centre de Moscou.

— Quand celle-ci aura été abattue, il n'en restera plus qu'une ; la mienne est l'avant-dernière, dit tristement Pravdine. Un appartement libre, par hasard, tu ne connaîtrais pas ? Mes exigences sont modestes : soleil, espace, tranquillité et voisins discrets.

Friedemann T. secoue lugubrement la tête.

— Si je connaissais un endroit pareil, je m'y installerais moi-même. Pourquoi ne demandes-tu pas au Druze ?

— Non, non. Pour des petites choses, je n'aime pas l'ennuyer, dit Pravdine avec détermination.

— Depuis quand un appartement est-il une petite chose ?

— Pour le Druze, lui affirme Pravdine, c'en est une.

*

* *

Pravdine, en avance de vingt minutes, espère être le premier de la queue ; il est le quarante et unième. Il se console en considérant ceux qui sont avant lui comme des clients potentiels.

— Comment puis-je savoir que ces billets sont authentiques ? demande une femme entre deux âges, drapée dans un immense châle marron.

— Comment peut-elle savoir si ces billets sont authentiques ? répète Pravdine, l'air innocent. Vrai ou faux ? Sous le Socialisme, la contrefaçon est un crime d'État, mais l'arnaque est une nécessité d'État.

La femme a un rire gêné.

— J'en prends deux, dit-elle, et elle compte soigneusement huit roubles qu'elle sort de son porte-monnaie.

Pravdine plie les billets et les range dans sa bourse.

Derrière lui, deux jeunes gens jouent aux échecs sur un échiquier de poche. Les blancs avancent leur fou en g5.

— Si je dis Schönberg, tu dis Webern, se lamente-t-il. Si je dis que l'égalité chromatique est un dogme inhérent au sérialisme, tu optes pour le genre diatonique.

— Je n'ai pu m'empêcher d'entendre, intervient Pravdine. Quelle coïncidence que vous parliez de Schönberg. Il se trouve que j'ai là, sur moi, quelques disques Deutsche Grammophon qui sont arrivés d'Allemagne de l'Ouest, la nuit dernière.

Lorsque c'est au tour de Pravdine, il se trouve devant l'humain le plus inexpressif sur lequel il lui ait été donné de poser les yeux de toute sa vie.

— Au suivant, dit la femme, jetant un regard pardessus un bureau extraordinairement organisé vers une pendule murale électrique à laquelle manque

l'aiguille des heures. Tout comme Pravdine, elle est extrêmement maigre mais à la différence de Pravdine, elle est maigre sans être fragile.

— Au suivant, répète-t-elle d'une voix neutre, mais en tapotant impatiemment ses incisives du bout de son ongle.

Pravdine lui tend le formulaire qu'il a rempli, son permis de séjour pour Moscou (qui coûte une petite fortune), son passeport intérieur, une lettre (fausse) certifiant qu'il est membre en bonne place de l'Union des Écrivains, et en conséquence habilité à obtenir le double de la surface réglementaire de neuf mètres carrés d'espace vital qui est le droit inaliénable de tout citoyen soviétique, et un certificat militaire (l'original) indiquant qu'il souffre d'une vieille blessure de guerre et en conséquence qu'il est habilité à vivre dans un rayon de cent mètres de distance des transports publics. Avec des gestes méthodiques, la femme empile les documents, commence par le passeport intérieur, jette un coup d'œil sur le mot « Juif » inscrit à côté de la rubrique numéro trois (origine ethnique), et empoche les deux billets pour le Bolchoï que Pravdine a discrètement glissé dans le certificat militaire.

L'interrogatoire, Pravdine le sent, démarre plutôt bien. Touchons du bois.

— Quelle est la nature de votre blessure de guerre ? demande la femme maigre d'une voix qui manifeste un manque total d'intérêt pour la réponse.

— Des shrapnels dans la nuque, explique Pravdine. Les nerfs sont touchés. J'ai perdu la capacité de hausser les épaules.

— Ça ne paraît pas invalidant, commente la femme maigre.

— Invalidant, ça l'est pourtant, argumente Pravdine avec passion. Au paradis des travailleurs, l'incapacité de hausser les épaules est la blessure ultime. (Pravdine se penche au-dessus du bureau.) Ravissante dame, plaide-t-il, j'ai des amis haut placés, je pourrais user de leur influence, mais je ne veux pas tirer avantage de mon nom, j'attends mon tour comme un citoyen ordinaire.

La femme maigre feuillette quelques fiches.

— Je peux vous proposer un appartement dans Dzerjinski...

— Plutôt la Sibérie ! explose Pravdine.

— Dzerjinski est à vingt-cinq minutes du Kremlin en métro, poursuit la femme d'une voix neutre. L'appartement se trouve dans un immeuble avec ascenseur, il est à quatre-vingt-cinq mètres d'une station de métro, sa surface est de quatorze mètres carrés, chauffage, eau chaude et cuisine...

— J'ai droit à dix-huit mètres carrés, gémit Pravdine.

La femme hausse les épaules, inscrit l'adresse sur une carte, appose un sceau à l'aide d'un tampon, signe en travers du sceau, tend la carte à Pravdine, et lève pour la première fois les yeux sur lui.

— Puis-je vous importuner, fait Pravdine avec une politesse ironique, en vous demandant de me rendre mes billets pour le Bolchoï ?

— De quels billets est-ce que vous parlez ? demande ingénument la femme maigre.

*

* *

Pravdine compte les pas du métro à la porte d'entrée de l'immeuble gris de six étages, l'un des

nombreux projets de banlieue, construit en angles qui donnent l'impression que les bâtiments veulent s'ignorer les uns les autres. Des gens le dévisagent. Pravdine se concentre, perd le fil, recommence à compter, et découvre avec ennui que le total est quatre-vingt-trois.

Les occupants de l'appartement, un homme usé et fatigué, et sa femme enceinte, sont en train d'emballer des assiettes dans du papier journal et de les empiler dans des cartons lorsque Pravdine frappe à la porte. (Un petit mot indique que la sonnette est en panne.)

— Vous êtes le nouveau locataire, suppose l'homme. (Il s'efforce de sourire.) Entrez, je vais vous faire faire le tour du propriétaire.

— D'abord, renseignez-moi sur l'immeuble, demande Pravdine.

Ses yeux parcourent nerveusement la pièce : des paquets ficelés et prêts au départ ; des fauteuils assortis trop rembourrés ; une horloge comtoise dont l'aiguille des secondes est courbe et saute chaque fois qu'elle passe sur le cinq ; une énorme télévision ; des malles, des valises.

La femme enceinte se redresse, les paumes au creux des reins.

— Je dois reconnaître que l'immeuble a un certain charme, observe-t-elle sèchement. Aujourd'hui, par exemple, il n'y a pas d'eau *froide*. Vous n'êtes pas intéressé par une table de cuisine, des fois ? Le dessus est en véritable formica.

Découragé, Pravdine secoue la tête, traîne autour de la pièce, jette un œil dans la cuisine, les toilettes (les deux sont partagées avec une autre famille), renifle, affecte une expression de dégoût, essaie de tirer la chasse, et doit se pendre à la poignée pour

l'abaisser. Du bout d'une de ses baskets, il soulève le siège de plastique jaunissant ; il est déformé et retombe.

— Comment faites-vous pour pisser ? demande Pravdine, d'un air absent.

— On fait vite, répond l'homme.

— Pas drôle, voilà ce que vous êtes, jappe Pravdine. Il tourne le robinet marqué « froid » : il en jaillit de l'eau chaude teintée de rouille. Il lève les yeux sur la pomme de la douche qui est encrassée de résidus blanchâtres, puis les abaisse sur le trou qui sert à l'écoulement dans le sol de ciment.

— Je suppose qu'ils ont le même confort dans nos fusées spatiales, fait la femme enceinte en claquant la langue en signe de sympathie.

Son mari la foudroie du regard et elle s'en retourne à ses bagages.

— Le même confort, c'est ça, dit Pravdine, avec peut-être la différence que leurs grilles d'écoulement sont en acier inoxydable.

— Écoutez, plaide l'homme fatigué, il n'est pas si mal que ça. Le couple avec lequel vous partagez la cuisine, la femme travaille au magasin à devises pour touristes et elle repère certains arrivages avant qu'ils soient mis en vente.

— Elle est bien pour les bonnets de fourrure, les gants en cuir, et les bottes étanches, lance la femme.

Mais Pravdine a déjà emmené son cœur chaviré hors de l'appartement.

*

* *

Aucune pancarte n'interdit de marcher sur l'herbe ; elles ne sont pas nécessaires. Mais

Pravdine, courbé en avant, absorbé dans ses pensées tandis qu'il coupe en diagonale à travers le parc Sokolniki, n'est pas d'humeur à obéir à des pancartes qui n'existent pas. Des pigeons pépient. Des écureuils faméliques escaladent les arbres. Un vieil homme en vêtements civils et la poitrine couverte de médailles secoue furieusement sa canne, mais Pravdine, trop loin pour l'entendre, poursuit sa marche. À Khoskhlovka, un quartier d'usines et d'entrepôts, il cherche sa craie et griffonne en anglais en travers d'un panneau annonçant triomphalement le nombre d'écoles construites au cours des cinq dernières années :

Rien de ce qui mérite d'être su ne peut être enseignementé.

(Anonyme : Pravdine a étudié l'anglais dans les camps, mais son professeur a disparu en cours de route.) Jetant un coup d'œil craintif aux nuages noirs qui s'amoncèlent au-dessus des toits, il se hâte vers l'entrepôt qui sert de base d'opérations au Druze.

La petite porte de derrière s'ouvre avant même qu'il ait pu sonner. Pravdine, frissonnant à cause de la pluie qui menace, baisse la tête pour entrer, et est accueilli par Zossima, une Berbère qui porte une petite fleur bleue tatouée sur la joue gauche. De longues nattes noires et soyeuses tombent sur ses épaules et jusqu'à sa taille, indiquant qu'elle n'est pas mariée. Ses paupières sont peintes en bleu, son regard est franc et elle ne cille pas. Pravdine l'a déjà vue auparavant : c'est l'une des « nièces » du Druze, et elle lui sert de chauffeur au volant d'une Packard à rideaux dont on raconte